

Vladimir

Entre strip et bande dessinée, littérature visionnaire et encyclopédique, esthétique minimale et romantique, Guillaume Pinard nous plonge dans son univers. A la galerie Iconoscope, visible de l'extérieur, un paysage panoramique exécuté rapidement au fusain occupe tous les murs. Dans ce lieu vide, caverne dans la caverne, le chaos se répand, prolifère en surface pour donner corps à une mer de nuages, sorte d'étang de matières animées par des ondes, ressort musculaire qui contracte, dilate, enveloppe, croît, plie, circonvolutions mentales. Les forces plastiques organisent une sorte de synthèse organique propre à contenir un monde, cauchemardesque s'il en est, théâtre de nos projections et de nos fantasmes.

Instable et mouvante, la fantasmagorie opère selon une logique de condensation des énergies. De près, le motif se disloque. Face à l'abîme des noirs et des gris semble atteint le point fatidique entre ce qui devient et ce qui meurt, entre vertige et apparition, affinités de la matière avec la vie. Vladimir porte les stigmates d'un univers sombre et violent qui effraie et fascine.

Le tumulte visuel est ponctué de détonations, évidences brutales, décharges immédiates d'un riff de guitare. Les effractions électriques envahissent ponctuellement l'espace et attirent les rêveurs vers une chambre obscure. Dans ce climat narratif, la fiction se construit à mesure qu'elle se déroule, dans une suite d'enchaînements plus ou moins probables. Dans un espace sans lieu, un personnage dérisoire, exécuté en quelques traits nerveux vibre aux rythmes des accords qu'il assène à son instrument. L'économie formelle tranche avec le foisonnement du dessin précédent. L'ange méditatif, héros solitaire de la culture occidentale, donne corps à ses fantasmes pulsionnels par sa pratique, et condense lui aussi un maximum d'énergie. La transe rock renvoie à une philosophie du fun et du sexe, à la révolte apocalyptique des éternels adolescents, pêcheurs impénitents prêts à transgresser les liens entre désir et effroi, plaisir et angoisse. Lien étroit donc entre la vie et la mort, révélateur du vide caché derrière l'apparence trompeuse des masques sociaux. Un os en guise d'autodafé, pur fétiche, renverse la nature du rapport entre eros, logos et pulsion de mort. La vie est un excès que le travail poétique met en scène. Cette exposition de Guillaume Pinard fonctionne comme un scénario imaginaire sans lien apparent avec la réalité, pourtant elle renvoie à cette énergie qui pousse, depuis plus d'un siècle, à faire de toute situation une catastrophe.

Céline Mélissent, avril 2009

Papiers libres N° 56